

Articoli/Articles

LA PARAPHRASE D'UNE TRADUCTION ARABO-LATINE
DU *DE AERE, AQUIS, LOCIS* PUBLIÉE PAR JACQUES BOGARD

MARIE-LAURE MONFORT
CNRS - Sorbonne Université, Paris, F

SUMMARY

*THE PARAPHRASE OF AN ARABIC-LATIN TRANSLATION OF DE AERE
AQUIS LOCIS PUBLISHED BY JACQUES BOGARD*

The Hippocratic treatises De aere aquis locis and De flatibus edited in Greek belong to the text of Janus Cornarius' first edition published 1529 in Basel. This was republished 1542 in Paris by the printer Jacques Bogard with an anonymous Latin translation of some passages from De aere aquis locis, that successive scholars also attributed to Cornarius. We are now able to identify the text as a simple modern paraphrase of the Arabic-Latin vetus translatio: first printed 1497. But the author of this paraphrase is not Cornarius, and remains unknown.

Was sich (...) im Augenblick finden und identifizieren läßt, muß dem Forscher, der eine bestimmte Handschrift durchsieht, bereits ungefähr bekannt sein; sozusagen auf Verdacht kann er dann Hilfsmittel heranziehen und, wenn ihm das Glück hold ist, etwas finden¹.

Cette remarque de Klaus-Dietrich Fischer vaut encore pour les premiers imprimés. Même si le hasard a aussi sa part dans l'accroissement des savoirs, il faut quand même que le regard qui scrute le manuscrit ou l'imprimé ancien se doute un peu de quelque chose. C'est un soupçon de ce genre qui m'a conduit à approfondir le sujet traité ici en hommage à la science d'un maître et d'un ami.

Key words: Hippocrate - Janus Cornarius - Jacques Bogard - De aere aquis locis

Une édition parisienne

En 1542 l'imprimeur parisien Jacques Bogard réédite le texte grec des traités hippocratiques *De aere aquis locis* et *De flatibus* publiés en 1529 chez Jérôme Froben à Bâle par Janus Cornarius de Zwickau sur la base du texte de l'aldine d'Hippocrate qui remonte à 1526, et ce texte grec réédité par Bogard est suivi des commentaires ou *Annotationes* du même Cornarius également parus dans l'édition de 1529, qui comportait en outre la traduction latine de ces traités par Cornarius, traduction absente dans l'édition parisienne². Cette édition Bogard est attribuée sous le n° 128 à un éditeur scientifique "anonyme" par les auteurs du tome 5 de l'irremplaçable répertoire bibliographique de Renouard, et donne aussi une autre traduction latine que celle de l'édition de Bâle, intitulée *De temporibus*, et dont Janus Cornarius est supposé être l'auteur selon les éditeurs successifs du *De aere aquis locis* depuis sa première utilisation scientifique par l'érudit Adamantios Coray (1748-1833)³. Voici les mots de Coray:

Cornarius paraît avoir été le premier qui ait rétabli dans notre traité les deux morceaux de la manière dont ils s'y trouvent aujourd'hui dans sa version de toutes les oeuvres d'Hippocrate publiée à Bâle en 1546, ainsi que dans le texte grec de Zwinger, de Foës, et de tous les éditeurs subséquens. Quant à la première édition du seul texte grec de ce traité, publiée par Cornarius en 1529, et réimprimée à Paris en 1542, à la suite de ce texte (tel qu'il se trouve dans son édition grecque de toutes les oeuvres d'Hippocrate, imprimée à Bâle en 1538, et dans celle des Aldes) il met la version latine de deux morceaux déplacés, en avertissant qu'il les avoit tirés d'une ancienne version latine de tout le traité complet dont il ne nomme l'auteur ni ne désigne l'époque. Il se contente seulement d'indiquer la place qu'ils occupoient dans cette version, et qu'ils devoient occuper dans son texte grec. Cependant cette ancienne version n'est qu'une paraphrase extrêmement diffuse et très-inexacte; et ces morceaux y sont tellement confus, et leurs différentes parties, comparées avec le traité d'Hippocrate, y sont placées d'une manière si bizarre et si incohérente, que Cornarius n'osant point la suivre dans sa version de 1546, se contenta d'adopter l'ordre que nous trouvons dans cette dernière, et que tous les éditeurs et traducteurs ont adopté après lui⁴.

Nous apprenons ici que Coray, qui travaillait à l'ancienne Bibliothèque royale dans les premières années de la Première République, n'a pas eu entre les mains l'édition de Bâle mais seulement celle de Paris, et ce pour la bonne raison que la Bibliothèque nationale de France ne possède encore et toujours qu'un seul exemplaire de la première, portant la signature autographe de François Rabelais, et dont par conséquent la consultation n'est possible que sous certaines conditions, surtout quand le bibliothécaire considère qu'il en existe une réédition, l'édition Bogard de 1542 ayant dû passer pour telle en cette période très agitée de l'histoire de France. C'est pourquoi Coray a cru que la traduction latine publiée en 1542 était l'œuvre de Janus Cornarius. Hans Diller de son côté, à Hambourg, au début des années 1930, n'a pas pu consulter l'édition parisienne, et il a dû s'en remettre aux commentaires de Coray que l'on vient de lire, décrivant la traduction latine publiée dans l'édition parisienne comme "une paraphrase extrêmement diffuse et très-inexacte"⁵. Mais Diller disposait aussi des *Annotationes* de Cornarius publiées en 1529, rééditées en 1542, et qui signalent à cinq reprises une vieille traduction ou un vieux traducteur, parmi les sources autorisant les corrections qu'il propose:

quod euidenter ostendit vetus vulgata translatio, vt mirum sit in multis, quae iactat Caluus exemplaribus ea omnia defuisse, quum etiam ex sequentibus is defectus fiat manifestus, et vel ex aphorismis eiusdem colligi queat, ex partic.3. ab aphor. xij. usque ad.xx. (...)

φυσας <sic> legendum autem est φθίσιας ex 3.apho. 14. et veteri translatione (...)

habebis integram lectionem, haec quae ausim ex veteri interprete restituere (...)
ex veteri translatione, et sic quoque legit Caluus (...)

sic legenda censui, paucis litteris mutatis, id indicante fere veteri interprete⁶.

Histoire du texte imprimé

L'établissement du texte d'*Airs, eaux, lieux* a une longue histoire, que retracent les éditions de Hans Diller en 1970 (²1999) et de

Jacques Jouanna en 1996, et qu'il faut d'abord résumer⁷. Par rapport au texte actuel édité par Jacques Jouanna, celui de l'aldine de 1526, édition *princeps* grecque, très largement reprise dans l'édition de 1529 ainsi que dans celle des *Opera omnia* grecque de Cornarius parue en 1538 chez Froben à Bâle, se réduit aux c. I-III 2 (= L 2,12-16), immédiatement suivis du c. X 9 (= L 2,48) de l'édition Jouanna⁸. Les c. I-III 2 exposent l'idée qu'un médecin doit prendre en considération les saisons (ἐνθυμείσθαι τὰς ὥρας τοῦ ἔτους), les vents (τὰ πνεύματα τὰ θερμά τε καὶ τὰ ψυχρά) et les propriétés des eaux (τῶν ὑδάτων ἐνθυμείσθαι τὰς δυνάμεις), quand il arrive dans une nouvelle cité, ainsi que l'orientation de celle-ci, la nature de son sol et le mode de vie de ses habitants, afin d'identifier les maladies locales (νοσήματα ἐπιχώρια) et générales (πάγκοινα)⁹. Puis l'aldine et l'édition de 1538 donnent le texte de la fin de l'actuel c. X 9 à partir d'un endroit repérable à un astérisque dans les éditions de 1529 et de 1538, où le texte passe abruptement aux lenteries et hydropisies qui surviennent en complication de certaines maladies:

τοῦ μὲν θερέος, θερμά. τοῦ δὲ χειμῶνος, ψυχρά.* καὶ λειεντερίαι καὶ ὑδροπες τελεντῶσι τοῖσι νοσεύμασι ἐπιγίνονται¹⁰.

La suite envisage les maladies survenant quand l'été est pluvieux ou sec et que les vents viennent du Sud ou du Nord. Le c. XI (= L 2,50) est une conclusion du discours sur l'incidence sanitaire des constitutions climatiques, et avec le c. XII (= L 2,52) commence la comparaison entre l'Europe et l'Asie, développée sur une douzaine de chapitres qui représentent la fin du traité.

La lacune signalée par l'astérisque dans les deux éditions grecques de Cornarius est évidente par le sens, puisqu'il manque la majeure partie du raisonnement sur les constitutions climatiques, et nous savons maintenant qu'elle remonte à un accident du manuscrit V (*Vaticanus gr.* 276) considéré comme l'ancêtre de toutes les éditions

imprimées, accident consistant en une interversion de feuillets qui a eu pour conséquence que le passage manquant d'*Airs, eaux, lieux* a été déplacé, et conservé, dans le traité *Plaies de la tête*, où dès l'aldine sont également signalées dans le texte imprimé les limites d'une interpolation d'autant plus complexe que la fin du texte interpolé apparaît avant le début, la cassure se situant précisément entre les mots ἐγγένηται et τοῦ δὲ χειμῶνος ψυχροῦ, à la ligne 32 de la page 450 dans l'édition de 1538, et cette inversion, non matérialisée dans le texte de *Plaies de la tête* imprimé en 1538, crée également une perturbation visible du sens¹¹.

La grande lacune perceptible dans *Airs, eaux, lieux* est signalée en ces termes dans les *Annotationes* de 1529 reproduites à l'identique en 1542:

Vbi legis καὶ λειεντεροῖα καὶ ὕδρωπες τελευτῶσι, etc. pag.3 vers.25. Deest constitutio anni in qua hi morbi euenire solent, decebat enim præcedere, si æstas sicca plurimùmque calida sit, morbos cito desinere. Si verò pluuiosissima, diuturniores esse, et qui (quod nobis remansit) in intestinorum leuitates, et aquam intercutem desinant. Deest autem adhuc amplius ante hanc anni constitutionem alia, de hyeme nimirum calida et austrina. Itémque aliqua ampliora de vrbium situ, quod euidenter ostendit vetus vulgata translatio, vt mirum sit in multis, quæ iactat Caluus exemplaribus ea omnia defuisse, quum etiam ex sequentibus is defectus fiat manifestus, et vel ex aphorismis eiusdem colligi queat, ex partic.3. ab aphor.xij. vsque ad.xx¹².

<Je traduis:> Là où l'on lit καὶ λειεντεροῖα καὶ ὕδρωπες τελευτῶσι etc. page 3 ligne 5. Il manque la constitution de l'année dans laquelle ces maladies surviennent d'habitude, il devait y avoir auparavant, que si l'été est sec et extrêmement chaud, les maladies cessent rapidement. Mais s'il est très pluvieux, elles sont plus longues, et elles (ce qui nous en est resté) finissent en flux des intestins et en eau sous la peau. Mais il manque aussi encore davantage, avant cette constitution de l'année, une autre sur l'hiver trop chaud et austral. De même quelques passages assez importants sur la situation des cités, ce que montre à l'évidence la vieille traduction imprimée, au point qu'il est étonnant, que dans les nombreux exemplaires dont

se vante Calvus, ces passages soient totalement absents, alors que cette lacune devient manifeste par les passages qui suivent, et même à partir des aphorismes du même auteur que l'on peut comparer, de l'aphorisme 12 du livre 3 jusqu'à l'aphorisme 20.

L'édition de 1538 n'intègre pas le texte fourni par l'interpolation de *Plaies de la tête*, qui n'entre dans *Airs, eaux, lieux* qu'à partir de la traduction latine de Cornarius publiée en 1546, comme le souligne la fin de la lettre dédicatoire de cette édition:

*Habent <sc. studiosi> in hoc nostro Latino Hippocrate librum de aëre, aquis et locis duplo auctum, et nisi fallor integrum*¹³.
<Je traduis:> *Ils <sc. les érudits> ont dans notre présent Hippocrate latin un livre De l'air, des eaux et des lieux augmenté doublement, et, si je ne me trompe, complet.*

Les vieilles traductions latines

Le traité *De aere aquis locis* est en effet complet dans l'édition latine de 1546, mais il y conserve encore quelques traces des perturbations antérieures, analysées dès 1932 par Hans Diller, qui dans son étude sur la transmission du traité *De aere aquis locis*, salue la perspicacité de Cornarius, notamment pour avoir rétabli à quelques détails près l'ordre des fragments interpolés dans *Plaies de la tête*, et qui s'appuie sur les notes de 1529 pour tenter d'identifier la vieille traduction latine qui y est évoquée¹⁴. Le nombre de ces vieilles traductions latines connues, décrites dans les éditions de Diller et de Jouanna, n'a cessé de s'accroître, notamment grâce aux découvertes de deux nouveaux manuscrits par Klaus-Dietrich Fischer, *Hunter. 96* (IX^e s.) et *Monacensis 23535* (XI^e-XII^e s.)¹⁵. D'après ces études, les "vieilles traductions latines" sont:

- une traduction latine ancienne remontant aux V^e et VI^e s. transmise principalement par le *Parisinus 7027*, qui comporte une lacune comblée par *Hunter. 96*, et qui repose sur

un modèle grec du V^e s., donc très antérieur au plus ancien manuscrit grec connu *Vaticanus* 276 du XII^e s. Le *Parisinus lat.* 7027 a été utilisé pour la première fois par Littré, et il a été édité avec apparat critique par Gundermann en face du texte grec de V¹⁶.

- une traduction latine ancienne plus récente, datée des XI^e/XII^e s., préservant de bonnes leçons, découverte dans le *Monacensis* 23535 et qui a fait l'objet d'une édition par Hermann Grensemann¹⁷.
- une traduction latine de la traduction arabe des lemmes du commentaire de Galien perdu en grec, dont l'édition critique arabe par Gotthard Strohmaier doit paraître dans les prochains mois¹⁸. Mais cette troisième "vieille traduction latine" représente en fait la première édition imprimée du *De aere aquis locis*, donnée à la suite d'un Rhazes, *Liber medicinalis Almansoris* publié à Milan chez Leonhard Pachel et Ulrich Scinzenzeller, le 14 II 1481, aux ff. 198v-203r de ce bel incunable identifié par les numéros GW M37978 et ISTC ir00175000. Une seconde édition assez proche de la précédente est parue une quinzaine d'années plus tard à Venise en 1497, identifiée GW M38002 ou ISTC ir00176000¹⁹. La version de 1497 semble être une réédition revue et corrigée de celle de 1481, le texte en est meilleur et c'est elle qui a été prise en compte dans l'édition de Diller:

*Quae versio duodecim codicibus manu scriptis s. XII/XIV tradita primum in editione Abu Bakr ar-Razi, Opuscula medica, Venetiis 1497, f. 154r sqq. impressa est*²⁰.

Elle proviendrait selon Diller d'Italie méridionale (*fortasse Salerni*) et daterait du XII^e s.. Mais le texte latin édité en 1932 par Diller sous l'appellation Lrec désignant l'ensemble des manuscrits

transmettant la/une traduction latine récente comporte en réalité de nombreuses variantes qui affectent notamment l'ordre de la partie climatologique, celle qui est aussi touchée par la grande lacune de *Vaticanus gr.* 276. Toutefois, précise Diller, ces désordres grecs et latins n'ont pas de rapport entre eux²¹. Et il ajoute à son stemma de Lrec l'incunable de 1497 dont il a trouvé un exemplaire ("dessen Titelblatt fehlt") à la Stadtbibliothek de Hambourg, et qu'il considère comme:

die einzige Publikation dieser Übersetzung (...) und jedenfalls diejenige, die dem Janus Cornarius zum Verständnis des griechischen Textes von π. ά.ύ.τ. weiterhalf²².

Tous ces contrôles nous amènent à observer au passage que les bases GW et ISTC ne mentionnent pas la présence d'un exemplaire de l'incunable de 1497 à Hambourg, et il est donc possible qu'il soit à considérer comme *Kriegsverlust* ou du moins disparu on ne sait comment. On ne sait toutefois si Cornarius a eu accès à l'incunable de 1481 ou à celui de 1497 comme représentant de la *vetus vulgata translatio* dont il fait état en 1529, et qui lui inspire la rétroversion conjecturale proposée dans sa troisième note déjà citée partiellement plus haut, fondée sur le latin "*Si autem septentrionalis sit: neque diebus canicule pluat: neque arcturi*" que l'on trouve de manière identique dans les deux éditions incunables²³.

Desunt autem verba, quæ si adscribas, habebis integram lectionem, hæc quæ ausim ex veteri interprete restituere, ἤν δὲ βόρειόν τε καὶ ἀνυδρον, καὶ μήτε ὑπὸ κύνα ἔπομβρον, μήτε ἐπὶ τῷ ἀρκτούρω²⁴.

Jacques Jouanna, qui a identifié le passage à la source de cette rétroversion, avait également reconnu l'origine de la traduction latine de l'édition Bogard, décrite en ces termes:

La paraphrase latine publiée par Jacques Bogard

La réédition de 1542 est différente de l'édition de 1529, en ce sens qu'elle ne donne pas la traduction latine faite par Cornarius mais rajoute, dans six folios hors pagination, des passages de la "vieille traduction" latine pour donner une idée des parties qui manquent en grec. Cette vieille traduction est faite sur la traduction arabe des lemmes de Galien, comme celle qui est publiée dans les Œuvres de Rhazi; mais ce n'est pas dans Rhazi que Cornarius a pris son texte (...) ni dans aucun des manuscrits latins connus; car les variantes offertes par le texte latin donné par Cornarius sont fort nombreuses et attestent vraisemblablement une traduction différente²⁵.

La paraphrase publiée par Bogard

Le texte à la première personne donné en préambule de la paraphrase latine publiée dans l'édition parisienne, dont le texte complet est reproduit en Annexe de cet article, ainsi que les indications qui parsèment cette traduction latine du Bogard, jugée "diffuse" par Coray et "différente" par Jouanna, permettent de comprendre que l'auteur de l'adresse au lecteur a lui-même transposé, adapté, paraphrasé, un texte antérieur, dont il souligne les enchaînements avec l'intention de combler la grande lacune du *De aere aquis locis*, qui en 1542 n'a pas encore été réparée par le latin de Cornarius à partir de l'interpolation de *Plaies de la tête*, une restauration dont la justesse sera confirmée par la découverte du *Parisinus Latinus 7027* à partir de Littré:

[33] *Lectori.*

Vt quae in Græco desunt exemplari verba Græca aliquando inuestigari à studioso lectore queant, et velut suo reddi corpori possint quaedam partes auulsæ, nonnulla huc adscribentur vtique desumpta ex vetere peruulgataque translatione, in quibus Græcus Hippocratis codex defectuosus videri possit. statim igitur post nonum ab inscriptione versiculum, vetus editio verba quaedam habet contextu sanè vel difficilia, vel potius confusa: horum tamen sensum esse hunc coniectura colligo.

<Je traduis:> *Au lecteur. Comme les mots qui manquent dans l'exemplaire grec peuvent parfois être suivis à la trace par un lecteur érudit, et que*

certaines parties arrachées peuvent être en quelque sorte rendues au corps auquel elles appartiennent, quelques uns de ces mots pour lesquels le livre grec d’Hippocrate pourrait sembler défectueux, choisis du moins dans une vieille traduction très répandue, seront ajoutés ici. Donc aussitôt après la neuvième ligne à partir du titre, la vieille édition a certains mots assurément difficiles par le contexte, ou bien plutôt confus: j’infère cependant par conjecture que leur sens est celui que voici.

Ce préambule appelle probablement “exemplaire grec” et “livre grec d’Hippocrate” un des imprimés grecs du traité *De aere, aquis, locis*, de 1526, 1529, 1538 ou même 1542, il n’en existe pas d’autre en 1542, et plus probablement encore, bien entendu, celui de 1542, car l’expression “*ex vetere peruulgataque translatione*” désigne un imprimé. L’auteur de ce préambule réitère donc le geste décrit par Cornarius dans ses notes reproduites en amont, quand il dit s’inspirer d’une vieille traduction répandue dans le public (*peruulgata*), autrement dit imprimée, pour tenter de combler la lacune évidente du traité. Mais rien ne dit si en 1542 si ces deux “vieilles traductions imprimées”, celle dont parle Cornarius dans ses *Annotationes* de 1529 et celle du Bogard, sont les mêmes. L’éditeur anonyme du Bogard transcrit ensuite sa vieille traduction imprimée, malgré la difficulté du texte qui appelle des reformulations jugées plus claires, ou susceptibles de faire apparaître un sens prudemment indiqué comme conjectural, et cet éditeur parsème sa transcription adaptée, modernisée, sa paraphrase, des repères plus ou moins transparents que voici:

Post decimum quintum versum, hoc totum quod sequitur. p. [33], avant-dernière ligne.

Post hoc in antiqua vulgataque versione sequitur. p. [37] l. 17-18.

Ad quintum et vicesimum versum alterius frontis vbi nota stellaris talis adscripta, ex vetere translatione reponas quae sequuntur.* p. [43] l. 17.

Deinde sequitur. p. [43] l. 25.

dein vetus translatio ad tempora redit. p. [44] l. 8-9.

Reliqua sunt in Graeco exemplari posita. FINIS p. [44] dernière ligne.

La plupart de ces indications ne font que souligner la succession des passages paraphrasés. Mais la troisième indication précise, en termes fleuris, appelant *frons* une page, *versus* une ligne et *nota stellaris* un astérisque:

<Je traduis:> *Au 25ème vers de la deuxième face, où est inscrite la marque stellaire*, on doit replacer ce qui suit.*

Elle renvoie ainsi exactement à la ligne 25 de la page [Aii/2]v du texte grec de l'édition Bogard, confirmant d'une part que le "livre grec d'Hippocrate (...) défectueux" est celui imprimé en amont, typographiquement différent de l'édition de 1529, et d'autre part que l'ensemble Bogard n° 128 constitue bien une unité bibliographique, alors que la collation pouvait permettre d'en douter, du fait que la mystérieuse traduction latine commence avec un nouveau cahier. Cette troisième indication de l'éditeur anonyme du Bogard montre aussi que sa proposition de restauration de la lacune ne commence qu'à partir du texte qui suit l'indication "*reponas quae sequuntur*", si bien que la paraphrase latine qui précède sert seulement à identifier la vieille traduction latine imprimée dont il fait état par cet exercice.

Restitutions

La pertinence de la restitution proposée par la paraphrase est en réalité bien difficile à apprécier, si l'on compare son texte avec la traduction Jouanna des passages correspondants du traité *Airs, eaux, lieux* dans son état actuel, et cette restitution par la paraphrase semble comporter encore bien des lacunes, qui s'expliquent pour nous par la connaissance que nous avons de sa source, à savoir les lemmes traduits en latin du commentaire de Galien conservé en arabe:

<p>1542 p. [43,15-44]</p>	<p>Airs, eaux, lieux, Jouanna p.190, 197, 199-200, 214-216</p>
<p><i>... ex vetere translatione reponas quæ sequuntur.</i> Habent capita humida et pituitæ plenissima ventres semper salubres, defectio semper occupat, corpora multo cibo vel potui digerendo sufficere non possunt, propter huiusmodi defectionem: et ideo nullum recipiunt potum, quia eius multus est ascensus,</p>	<p>III 2 <i>les habitants ont la tête humide et phlegmatique, leurs cavités se dérangent souvent du fait que le phlegme descendant de la tête flue sur elles, leur constitution physique est plutôt relâchée et ils ne sont pas capables de bien manger ni de bien boire, car ceux qui ont la tête faible ne sauraient être capables de bien boire: l'ivresse les accable plus que les autres.</i></p>
<p>et hæc quidem ciuitas verno tempore assimilatur quo ad temperatura caloris et frigoris ægritudines illic pauciores, et minus vehementes. Similiter omnia habet ciuitas ea, quæ ad ventos parum calidos exposita est. <i>Deinde sequitur.</i></p>	<p>V 5 <i>La cité qui a une telle situation ressemble de très près au printemps par la modération du chaud et du froid. Et les maladies, tout en étant moins nombreuses et moins violentes, ressemblent aux maladies qui se produisent dans les cités tournées vers les vents chauds.</i></p>
<p>Hic etiam dicturi sumus de aquis quæ sint inter has meliores, quæve deteriores ac magis noceant aut iuent, quæ videlicet scientia multa est, multumque facit ad sanitatem in corporibus retinendam aut recuperandam. Quæ aquæ igitur turbulentæ sunt è stagnis, salsæ et palustres, æstate calidæ et crassæ, austeri odoris propriæ, quia non currunt, sed permanent pluuiâ superueniente, atque solis splendore perpetuo [44] eas comburent. itaque necessario sunt malæ, absque calore, et bilem flauam gignunt. Hæ quidem in hyeme frigidæ congelatæ atque turbidæ ex niuibûs et earum congelatione, quare pituitam gignunt, distillationem in guttore, et bilem procreant:</p>	<p>VII 1-2 <i>Pour le reste, au sujet des eaux, je veux exposer en détail celles qui sont malsaines et celles qui sont très saines, les maux qui proviennent normalement de l'eau ainsi que les bienfaits; car l'eau contribue pour une très grande part à la santé. Eh bien donc, celles qui sont marécageuses, stagnantes et lacustres, celles-là sont nécessairement chaudes en été, épaisses et malodorantes, du fait qu'elles ne s'écoulent pas; et comme l'eau de pluie s'y ajoute en étant sans cesse renouvelée et que le soleil est brûlant, elles sont nécessairement décolorées, mauvaises et propices à la bile. En hiver au contraire, elles sont (nécessairement) gelées, froides et rendues troubles par la neige et le gel, si bien qu'elles sont très propices au phlegme et aux enrouements.</i></p>

<p>dolorque accidit oculis ex caloris et siccitatis vi in corporibus exuperante: Senibus catarhus ex defectione neruorum et consumptione. quidam verò moriuntur, aliis latera dextra desiccantur, <i>dein vetus translatio ad tempora redit.</i></p> <p>Si hyems calida et austrina præcesserit, neque à natura corpora induruerint et venæ, ver autem subsequitur siccum et aquilonium, itaque cum superflui quod habet cerebrum cum rheumate et tussi deberet dissolui, tunc potius congelatum redditur atque coagulatum. postea verò ineunte æstate, cum suo calore si magna mutatio fiat, prædictæ accidunt ægritudines.</p> <p>Sed et illi ciuitati quæ contra solis ortum ac septentrionis, ventum siccum habet, et aquam sapore parum iucundam inter alia supradicta loca; ab aëris mutatione nocetur.</p> <p>Contra verò et cuiuscumque habitantes salsas aquas bibunt et palustres, neque posita est secundum orientem, neque liberum habet odorem ad halitum, illic multum nocet aëris mutatio. <i>Reliqua sunt in Græco exemplari posita. FINIS</i></p>	<p>X 6 1.15 <i>mais chez les sujets bilieux, ce sont des ophtalmies sèches à cause de la chaleur et de la sécheresse de leur chair; chez les vieillards, ce sont des flux à cause de la laxité et de la fonte de leurs vaisseaux, en sorte que subitement les uns meurent et que les autres sont paralysés du côté droit.</i></p> <p>X 7 <i>En effet, quand l'hiver qui est austral et chaud ne permet pas au corps ni aux vaisseaux de se resserrer et que le printemps qui lui succède est boréal, sec et froid, le cerveau, au moment où il lui faudrait, avec le printemps, se relâcher et se purger par le coryza et l'enrouement, à ce moment-là se raffermir et se resserre, en sorte que, quand l'été succède brusquement avec sa chaleur brûlante et qu'un grand changement se produit, ces maladies s'abattent.</i></p> <p>X 8 <i>Et les cités qui sont bien exposées par rapport au soleil et aux vents et qui ont des eaux de bonne qualité sont, pour leur part, moins sensibles à de tels changements; tandis que celles qui ont des eaux marécageuses et lacustres et qui ne sont pas bien exposées par rapport aux vents et au soleil y sont, de leur côté, davantage sensibles.</i></p> <p>X 9 <i>Et si l'été est sec, les maladies cessent plus rapidement; mais s'il est pluvieux, elles se prolongent et il y a risque que des phagédénies ne se forment à toute occasion en cas de plaie; (*) et des lienteries et des hydrosies succèdent à ces maladies quand elles se terminent.</i></p>
--	--

Toutefois le dernier passage de la fin de la paraphrase, celui qui commence par “*Si hyems calida et austrina præcesserit*” et qui correspond au paragraphe X 7 de l’édition Jouanna, représente, à l’exception du début du c. X 9, dans le texte actuel du traité *Airs, eaux, lieux*, la fin de la lacune jadis pressentie et signalée d’un astérisque présent dans le texte grec imprimé depuis 1529. À partir de ce passage commençant par *Si hyems calida*, la restitution de la paraphrase nous paraît en effet à peu près pertinente par comparaison avec l’état actuel du texte²⁶. Mais dans la traduction latine de 1546, c’est au début de la partie restaurée que figure la fin seulement de ce même passage depuis les mots *Sed et illi ciuitati* de la paraphrase, passage qui correspond au c. X 8 Jouanna. Les éditeurs récents ont considéré que la position de ces lignes dans la traduction latine de Cornarius publiée en 1546 représentait une petite erreur dans sa - par ailleurs magistrale - restitution, fondée sur l’interpolation perturbée de l’ensemble de la grande lacune d’*Airs, eaux, lieux* dans *Plaies de la tête*²⁷. Or on se dit que Cornarius aurait pu éviter cette petite erreur, analysée depuis comme une mauvaise soudure du syntagme τοῦ δὲ χειμῶνος ψυχρά dans *Plaies de la tête*, s’il avait suivi l’ordre proposé par la vieille traduction imprimée, dont l’édition Bogard donne cette paraphrase, dans laquelle les passages que l’on retrouve dans la traduction de 1546 et dans le texte actuel sont indiqués par des italiques :

Anonyme 1542 p.[44],8-22	Cornarius 1546 p.104,37-105,8	Jouanna p.189,15-190,8 et 215,13-216,8
[dein vetus translatio ad tempora redit.] Si hyems calida et austrina præcesserit, neque à natura corpora induruerint et venæ, ver autem subsequitur siccum et aquilonium,	Quomodo autem singula quæ diximus scrutari ac explorare oporteat, deinceps dicam manifeste. Quæcumque quidem ciuitas ad uentos sita est calidos, puto autem eos qui inter	III 1 Ὅπως δὲ χορὴ ἕκαστα τῶν προειρημένων σκοπεῖν καὶ βασανίζειν, ἐγὼ φράσω σαφέως. Ἦτις μὲν πόλις πρὸς τὰ πνεύματα κείται τὰ θερμὰ - ταῦτα δ’ ἐστὶ μεταξὺ τῆς τε χειμερινῆς

<p>itaque cum superflui quod habet cerebrum cum rheumate et tussi deberet dissolui, tunc potius congelatum redditur atque coagulatum. postea verò ineunte æstate, cum suo calore si magna mutatio fiat, prædictæ accidunt ægritudines. <i>Sed et illi ciuitati quæ contra solis ortum ac septentrionis, ventum siccum habet, et aquam sapore parum iucundam inter alia supradicta loca; ab aëris mutatione nocetur. Contra verò et cuiuscumque habitantes salsas aquas bibunt et palustres, neque posita est secundum orientem, neque liberum habet odorem ad halitum, illic multum nocet aëris mutatio.</i> [Reliqua sunt in Græco exemplari posita. FINIS.]</p>	<p>brumalem solis exortum itidemque occasum perstant, huic hi uenti sunt peculiare. A Septentrionalibus autem uentis tuta ac protecta ea ciuitas existit. Aquæ uero eius multæ et subsalsæ sunt, et necessario non sublimes, æstate quidem calidæ, hyeme frigidæ. <i>Et quæ quidem urbes bene sitæ sunt ad solem, et ad uentos, et aquis bonis utuntur, hæ minus a talibus mutationibus afficiuntur. Quæ uero aquis palustribus ac lacustribus utuntur, et non bene sitæ sunt ad uentos, et ad solem, hæ magis.</i> //Et si quidem æstas sicca fuerit, citius sedantur morbi. Si uero pluuiosa, diuturni fiunt: et phagedænas adedentes ex omni occasione oboriri uerisimile est, si ulcus fiat. Si uero hyems frigida sit, homines capita humida ac pituitosa habere par est: ...</p>	<p>ἀνατολῆς τοῦ ἡλίου καὶ τῶν δυσμῶν τῶν χειμερινῶν - καὶ αὐτῇ ταῦτα τὰ πνεύματά ἐστι ξύννομα, τῶν δὲ ἀπὸ τῶν ἄρκτων πνευμάτων σκέπη, ἐν ταύτῃ τῇ πόλει [ἐστὶ] τὰ τε ὕδατα πολλὰ καὶ ὑφαλνὰ ἀνάγκη εἶναι καὶ μετέωρα, τοῦ μὲν θέρους θερμά, τοῦ δὲ χειμῶνος ψυχρά· τοὺς τε ἀνθρώπους τὰς κεφαλὰς ὑγρὰς ἔχειν καὶ φλεγματώδεας ... ταῦτα τὰ νοσεύματα ἐπιπύπτειν X 8 Καὶ ὀκόσαι μὲν τῶν πόλεων κέονται τε καλῶς τοῦ ἡλίου καὶ τῶν πνευμάτων ὕδασι τε χρέονται ἀγαθοῖσιν, αὐτὰ μὲν ἦσσαν αἰσθάνονται τῶν τοιούτων μεταβολέων, ὀκόσαι δὲ ὕδασι τε ἐλείοισι χρέονται καὶ λιμνώδεσι κέονται τε μὴ καλῶς τῶν πνευμάτων καὶ τοῦ ἡλίου, αὐτὰ δὲ μάλλον. 9 Κῆν μὲν τὸ θέρος ἀύχηρὸν γένηται, θάσσον παύονται οἱ νοῦσοι· ἦν δὲ ἐπομβρον, πολυχρόνιοι γίνονται, καὶ φαγεδαίνας κίνδυνος ἐγγίνεσθαι ἀπὸ πάσης προφάσιος, ἦν ἔλκος ἐγγένηται, (*) καὶ λειεντερίαι καὶ ὕδρωπες τελευτώσι τοῖσι νοσεύμασιν ἐπιγίνονται·</p>
---	--	--

L'incunable à la source de la paraphrase

La comparaison avec les incunables de 1481 et 1497, si l'on se laisse guider par les remarques incidentes de l'éditeur anonyme, qui explique qu'il commence le texte "juste après la neuvième ligne à partir du titre" (*statim post nonum ab inscriptione versiculum*) de la "vieille édition", n'est pas assez précise pour indiquer à coup sûr lequel des deux a servi de modèle, car le texte dans l'édition de 1497 commence au f. 154 par un titre à la 10^{ème} ligne de la seconde colonne et le texte paraphrasé figure à partir du milieu de la 9^{ème} ligne après le titre, tandis que dans l'édition de 1481 ce passage ici retraduit ou paraphrasé commence précisément à la 10^{ème} ligne après le titre. Mais il est inutile de chercher ailleurs que dans ces deux incunables le modèle du texte latin du Bogard, puisque ce texte latin publié en 1542 a été donné sans aucune ambiguïté comme une création nouvelle, dite conjecturale:

vetus editio verba quaedam habet contextu sanè vel difficilia, vel potius confusa: horum tamen sensum esse hunc conjectura colligo. La vieille édition a des mots assurément difficiles dans leur contexte, ou plutôt confus: cependant je suppose par conjecture que leur sens est le suivant.

Les passages dont la succession est soulignée par l'éditeur anonyme confirment en outre que la version Bogard suit très fidèlement le texte de 1481 ou de 1497, dont elle apparaît comme une simple réécriture visant à corriger ou clarifier le latin, y compris et surtout dans les passages les plus apparemment dissemblables, comme chacun peut désormais le vérifier pour l'ensemble des textes sur les numérisations aujourd'hui accessibles. Leur pagination est indiquée ci-dessous dans la colonne de droite, ainsi que les passages parallèles qui apparaissent en italiques dans les deux colonnes, à la différence du commentaire soulignant les enchaînements et inclus dans la paraphrase figurant dans la colonne de gauche, où le commentaire est laissé en caractères droits:

La paraphrase latine publiée par Jacques Bogard

1542	1481 (1497)
<p>... statim igitur post nonum ab inscriptione versiculum, vetus editio verba quaedam habet contextu sanè difficilia, vel potius confusa: horum tamen sensum esse hunc coniectura colligo.</p> <p>[33] <i>Qui enim morbi - mutantur.</i> Post decimum quintum versum, hoc totum quod sequitur addendum videtur.</p> <p>[33] <i>Nam qui ea - [37] appellatur.</i> Post hoc in antiqua vulgataque versione sequitur</p> <p>[37] <i>hunc autem locum - [43] repugnans.</i> Ad quintum et vicesimum versum alterius frontis vbi nota stellaris* talis adscripta, ex vetere translatione reponas quæ sequuntur</p> <p>[43] <i>Habent capita humida - exposita est.</i> Deinde sequitur</p> <p>[43] <i>Hic etiam dicturi - [44] dextra desiccantur,</i> dein vetus translatio ad tempora redit.</p> <p>[44] <i>Si hyems calida et austrina - nocet aëris mutatio.</i> Reliqua sunt in Graeco exemplari. FINIS</p>	<p>198v,1,1 Ypocratis de aere et aqua et regionibus liber. (154,2,10)</p> <p>198v,1,10-26 <i>Qui morbi - mutantur.</i> (154,2,19-32)</p> <p>198v,1,26-199,2,21 <i>oportet autem te - afficiuntur.</i> (154,2,33-154v,1,62)</p> <p>199,2,21- 200v,1, 28 <i>Hunc autem locum - digeri dura.</i> (154v,1,62-155,2,26) <absent de 1542: 200v,1,28-200v,2,17 <i>Sed nec in terris negligentiam - refrigescunt in yeme.</i> (155,2,26-53)></p> <p>200v,2,17-28 <i>Habitantium capita humida - sicca habentes.</i> (155,2,54-64) <intertitre absent de 1542></p> <p>200v,2,38-201,1,12 <i>Sic et dicturi - desiccantur destra</i> (155,2,76-155v,1,13)</p> <p>201,1,12-29 <i>Si enim hyems - aeris mutatio nociua.</i> (155v,1,14-24)</p>

On peut enfin, sans entrer dans le détail d'une étude stylistique, signaler la couleur très sensiblement néo-latine de la paraphrase, dans un passage où la réécriture de 1542, indiquée par des italiques dans ce qui suit, est relativement importante. Or ce passage montre en outre que le modèle de la paraphrase est bien finalement l'édition de 1497, puisqu'il comporte une importante adjonction de cette édition par rapport à celle de 1481²⁸.

1497 f. 155,2,12-27	1542 p. [43]
<p>Si quis uero ignotam sibi adeat urbem: illius situm inquirat: <i>oportet ergo quomodo uidelicet erga uentos. et ortum solis posita habeatur: non enim in omnibus equaliter est septentrionalis namque contra naturam meridianam est. atque situs orientalis non sicut occidentalis est. Sed illi ciuitati que contra solis ortum ac septentrionalis situm uentum habet et aquam saporitam</i> parum inter alia supradicta loca ab aeris mutatione <i>nocetur: e</i>contra uero cuiuscumque <i>humiditates</i> et aquas <i>salinares</i> bibunt atque <i>paludestris</i>: nec aperta est <i>secundum orientem</i> nec liberum habent odorem <i>eis multum est aeris nociua mutatio. Et etiam maximum est studium adhibendum bonitati aquarum uel malignitati earum. Si palustris uidelicet aut stagna aut mollis aut grossa aut ne ab orientum locis decurrat: siue petrosa siue salsa sit: aut digeri dura.</i></p>	<p>Si qui uero ignotam sibi adeat urbem, illius situm inquirat <i>ac illud in primis</i> quo modo <i>ad uentorum flatus et solis exortum</i> posita <i>est</i>, non enim in omnibus <i>id</i> equaliter <i>existit. Aquilonius enim contrarius est naturae</i> meridiani situs, <i>exortiuus</i> non sicut occidentalis est. <i>In ea uero ciuitate aut regione</i>, quae uentos <i>ab ortu solis</i> et a septentrione excipit, <i>incolae</i> habent aquam <i>sapore parum iucundam</i> inter alia supradicta loca ab aeris mutatione <i>nociuam</i>: contra uero cuiuscumque <i>humores</i>, et aquas <i>salsas</i> bibunt atque <i>palustres</i>, nec aperta est <i>ad orientem</i>, nec liberum odorem, <i>illis aeris mutatio</i> multum <i>nocet. Est etiam hic maximum studium adhibendum, ut bonitatem aquarum earumque vitia dignoscas: Si palustris uidelicet, aut e stagnis, aut mollis, aut spissa, aut si nec ab ortu solis decurrat, aut si calculosa, aut salsa, aut digestionem repugnans.</i></p>

Si quelqu'un arrive dans une ville inconnue de lui, il doit chercher à connaître sa situation, et en premier de quelle manière elle est placée par rapport aux souffles des vents et au lever du soleil car cela ne se trouve pas de façon équivalente dans toutes les villes. Le site septentrional est en effet le contraire de la nature méridionale, l'oriental n'est pas comme l'occidental. | Mais dans la cité ou la région qui reçoit des vents venant du levant ou du septentrion, les habitants ont une eau peu agréable par sa saveur, nocive au milieu des autres lieux dont il a été question plus haut par suite du changement de l'air: contre les humeurs de chacun, et ils boivent des eaux salées et marécageuses, et elle n'est pas ouverte vers l'orient et d'une odeur libre, pour eux le changement de l'air est très nocif. | Il faut aussi accorder la plus grande attention à la bonté des eaux ou à leur malignité et reconnaître leurs vices: à savoir si elle vient des eaux stagnantes, ou si elle est molle ou dense, ou si elle ne coule pas depuis le levant, ou si elle est caillouteuse, ou salée, ou résistant à la digestion. <Je traduis la version de 1542.>

Conclusion

L'auteur de la paraphrase latine publiée par Bogard est sans aucun doute d'après son style un moderne. Il est maintenant démontré que cet auteur a simplement transcrit ou modernisé le texte de l'incunable de 1497 à l'occasion de la réédition parisienne du texte grec imprimé par Froben à Bâle en 1529, dont l'exemplaire conservé à la Bibliothèque nationale de France porte la signature de Rabelais. Nous ne savons pas si Janus Cornarius avait précédemment utilisé un exemplaire de cet incunable de 1497 ou de celui de 1481, puisque les indices de cette consultation qu'il rapporte dans les *Annotationes* de 1529 se retrouvent à l'identique dans les deux éditions incunables. Mais la paraphrase de 1542 non seulement n'apporte rien à la restitution de la grande lacune du *De aere aquis locis* opérée par Cornarius dans son édition latine de 1546, et saluée par la plupart de ses successeurs, mais de plus si Cornarius s'en était inspiré, elle lui aurait permis d'éviter la petite erreur de soudure que ces mêmes successeurs lui pardonnèrent bien volontiers. On ne connaît d'ailleurs, jusqu'à preuve du contraire, aucun motif ayant pu inciter Janus Cornarius à faire publier lui-même, à Paris, en plus de ses innombrables activités en Allemagne, une telle paraphrase de la *vetus translatio* arabo-latine diffusée en même temps que les œuvres de Rhazes dès les premiers temps de l'imprimerie, qu'il avait déjà utilisée en 1529 et alors que sa propre traduction de la totalité des traités hippocratiques était déjà très avancée à cette date. En 1542 Janus Cornarius est en train de quitter un poste de médecin municipal à Francfort pour une place de professeur à Marbourg, où il pourra enfin enseigner la médecine hippocratique telle qu'il la conçoit, dans un contexte politico-religieux local des plus complexes²⁹. L'année 1542 est aussi pour Cornarius celle de la parution de sa traduction des *Libri medicinales* I-XVI d'Aetius (BEC 19) et des *Lettres* d'Hippocrate (BEC 20). Il prononce en outre cette année-là son plus important discours, *De rectis me-*

dicinæ studiis amplectendis, à Marbourg le 27 octobre 1542 (BEC 21), et il traduit en quelques mois, à la demande de Melanchthon semble-t-il, quelque 640 pages des textes d'Épiphane contre les hérésies (BEC 22), ouvrage dont il signe la lettre dédicatoire à Francfort le 1^{er} novembre 1542³⁰. L'auteur anonyme de la paraphrase publiée par Bogard connaissait néanmoins, grâce aux *Annotationes* de 1529, l'utilité de la traduction transmise par ces incunables pour l'histoire du texte du *De aere aquis locis*, et il connaissait aussi grâce aux deux éditions grecques de Cornarius l'existence d'une lacune, explicitée par une manchette dans la traduction latine de 1529 qu'il avait nécessairement eue entre les mains: "*Hic quædam desunt.*" signalée par une croix après "*Aquæ uero eius multæ et subsalsæ sunt, et necessario non sublimes, æstate quidem calidæ, hyeme frigida.*" p. 33³¹.

J'aurais aimé découvrir derrière l'auteur anonyme de la paraphrase une contribution de Rabelais, dont les relations avec Janus Cornarius sont d'une nature encore en discussion³². Mais aucun lien entre Rabelais et Bogard n'a pour l'instant été démontré, m'assure Romain Menini, qui relève la parution la même année chez le même Bogard d'une édition de la traduction par Leoniceno des *Aphorismes* d'Hippocrate précédée d'une lettre dédicatoire d'un certain Jean Davion³³. Ce rapprochement toutefois ne suffit pas pour expliquer ou lever l'anonymat dans lequel demeure la réédition parisienne du Cornarius de 1529.

ANNEXE

Transcription de la paraphrase latine publiée par Bogard

Remarques préliminaires sur la pagination

Les graves perturbations de pagination rendent l'étude de la paraphrase très difficile sans les repères qui ont été créés pour cette transcription des pages [33] à [44] du Bogard 128, et qui découlent de la collation.

Le volume se compose d'un premier ensemble de 4 cahiers de 4 feuillets portant les signatures A, Aii, Aiii, [Aiv], B, Bii, Biii, [Biv], C, Cii, Ciii, [Civ], D, Dii, Diii, [Div], premier ensemble suivi d'un second ensemble de 3 feuillets portant d'abord les signatures A, Aij, Aiii suivi de 4 feuillets dépourvus de toute signature. Le premier ensemble de 16 feuillets correspond à la reproduction du texte grec des traités *Περὶ ἀέρων ὑδάτων τόπων* et *Περὶ φυσῶν* de l'édition de 1529 suivi des *Annotationes* de Janus Cornarius, le second ensemble donne la paraphrase latine anonyme. Les 16 premiers feuillets sont affectés de plusieurs anomalies de numérotation, car la pagination débute en haut à droite du deuxième feuillet avec le chiffre 2, se poursuit avec le chiffre 3 au troisième feuillet, et le 4 au quatrième, mais le cahier B est paginé 9, 10, 11, 12 au recto des feuillets 5, 6, 7, 8. La numérotation reprend normalement à 9 au feuillet 9 signé C et continue régulièrement jusqu'à 12 sur ce cahier C, mais le cahier D comporte à nouveau deux autres anomalies, puisque les feuillets 13, 14, 15 sont numérotés 10, 12, 12. La première anomalie, qui attribue le n° 9 au feuillet 5 peut s'expliquer par une confusion avec un système de numérotation par page, le feuillet 5r étant aussi la page 9, du fait que les deux systèmes coexistent encore couramment au premier siècle de l'imprimerie. Les deux autres anomalies du cahier D sont moins claires, sinon que le feuillet D numéroté 10 peut être la suite du feuillet C numéroté 9 par erreur comme on vient de le voir. La répétition de 12 appartient aussi à un type de faute typographique relativement fréquent.

Les cahiers A et B donnent le texte grec du *De aere aquis locis*, puis au feuillet C après les 8 dernières lignes d'*AEL* commence le texte de *Vents* qui s'étend jusqu'au verso du feuillet D. Les *Annotationes* de Janus Cornarius débutent au feuillet Dii et vont jusqu'au verso de Diii et sont suivies d'un feuillet blanc qui correspond aux pages 31 et 32 d'une pagination continue. La paraphrase latine commence avec le nouveau cahier signé A, Aij, Aiii et se poursuit ensuite sans autre repère que les réclames.

Par commodité nous numéroterons les pages de la transcription de la paraphrase latine et de sa traduction selon la concordance suivante: A = f. 17 = p. 33 et 34; Aij = f. 18 = p. 35 et 36; Aiii = f. 19r = genæ = p. 37; tantur = p. 38; hac se- = p. 39; vnde = p. 40; bus = p. 41; ignotam = p. 42; eas = p. 43; FINIS = p. 44.

Pour la transcription, les particularités ont été reproduites à l'identique à l'exception des abréviations. Les italiques ont été introduites pour distinguer les passages qui relèvent du commentaire de l'éditeur anonyme. Enfin les espacements marqués de l'imprimé ont été transformés en alinéas.

[33] *Lectori.*

Vt quæ in Græco desunt exemplari verba Græca aliquando inuestigari à studioso lectore queant, et velut suo reddi corpori possint quædam partes auulsæ, nonnulla huc adscribentur vtique desumpta ex vetere peruulgataque translatione, in quibus Græcus Hippocratis codex defectuosus videri possit. statim igitur post nonum ab inscriptione versiculum, vetus editio verba quædam habet contextu sanè vel difficilia, vel potius confusa: horum tamen sensum esse hunc coniectura colligo.

QVi enim morbi in quibusuis horum anni temporum temperaturam propriam retinentium gignuntur, ij ab illis non degenerant: quin potius illorum temperamentis similes existunt.

Quæ verò tempora inter se contraria dissident vel à seipsis, ea difficiles ægreque solubiles creant ægritudines.

Est autem hyems frigida et humida, ver calidum et humidum, Aestas calida et sicca, Autumnus frigidus et siccus, quæ efficiunt vtrumque, si vltra suum quodque temperaturam extendantur, aut infra minuantur, vt nullum naturæ suæ familiare ac proprium existat tempus: id quod in iis temporibus, quæ diuersa existunt, accidere solet.

Est etiam quando hyems frigidior humiditatem suam in sua retinet qualitate. Est et quando æstas calidior et siccior, hæc ideo contingunt, quia à ventis tam calidis quàm frigidis siue sint vniversales, siue sui ac peculiare, cuiusque loci, corpori mala tempora mutantur.

Post decimum quintum versum, hoc totum quod sequitur addendum videtur.
Nam qui ea scilicet aqua vtun-

[34] tur, quæ grauitate ponderis insalubrior est, eorum ventres calidi et tumidi fiunt, corpora macra, brachia, cubiti, humerique attenuantur, quia plurimum carnis ad splenem confluere cogitur: vnde malus sanguis procreatur. Qui verò ea vtuntur quæ sapore exuperat, ij multum cibi appetunt, sumuntque, nihilo secius continenter esuriunt, similiterque sitiunt, his ventriculus tam superior quam medius inflatur, quare medicamentis vehementer purgantibus eos medicari oportet, hac ægritudine hyeme et æstate continentur, accidit aqua illis citrina et intereunt. Aestate verò dysenteria et leuitate intestinorum laborant, et quartanis longis infestantur, qui morbi naturam peruertunt et mutant.

In his iuuenes dolore ex pulmonibus, aliisque animi affectibus, qui mentem perturbant, vexantur:

Senes acuta febre ardente et ex contritione ventris accidente affliguntur:

Mulieribus apostemata de genere phlegmatis albi innascuntur, neque illæ facile concipiunt, neque pariunt, nisi cum magna difficultate et molestia, corpora earum macra quantoque proceriora euadunt, tanto fiunt graciliora, neque illis menses prout decet, fluunt.

Pueri hernia, viri æstuante feбри: et crurum vulneribus infestantur, quique isto afficiuntur modo haud facile vitam diu prorogant, sed immatura senectute rapiuntur.

Mulieres quidem sibi grauidæ videntur: cum verò tempus pariendi accessit, fœtu inani eiecto, tumorem vteri deponunt, atque huiusmodi malo decepta matrix, quæcunque aquosi humoris collectione intumuerit, laborat.

Ad huius aquæ naturam quam diximus accedit et ea aqua quæ à calidis manat terris, ac item quæ à fodinis metallicis ferri, æris, auri, argenti, sulphuris, aluminis, picis, vel bituminis aut nitri: quas omnes cum ingenti calore constat exire. Nulla igitur harum siue terrarum, siue aquarum species potest esse salubris, nedum alicuius adiu-

[35] menti aut commodi vsus: quin imò hæ potius duræ existunt, crebroque vtentibus vrinæ difficultatem, ac nimiam neruorum resolutionem important, atque de sublimioribus scatent locis, arenosisque collibus, eæ omnium optimæ probantur, ac saluberrimæ sapore quidem suaues et iucundæ: et tales vt earum admistione non multa vinum egeat.

Sunt quidem hæ per hyemem calentes, perque æstatem frigidiusculæ. Similiter quoque et hæ, quæ à profundiusculo manant fonte, estque inter eas illa præstantissima quæ contra orientem præsertim æstiuum excurrit, clara, pellucens, perspicua, et suaui velut sapore iucunda. Quæ verò est lenta, et grauis currens, exiccans est, atque utentibus, nisi cum opus ea

fuert, insalubris: quibusdam enim naturis et morbis proficere videtur, at huius vitium è calculo, qui in pueris gignitur, deprehendi solet: nam cum ij lotium clarum et subtile emittant, ex eo quod crassum turbulentumque illis residet, facile concrescit calculus.

Lac quoque si malum est, calculum in vesica lactentis gignit, id quod potissimum facit, quod calidissimum est lac et quadantenus ad ruborum vergit. Nam et ventriculum plus iusto calefacit, ac vrinam incendit: quare hisce pueris vini aliquid subtilis et attenuantis bibisse profuerit, quod nec venas scindit, nec vlcerando dirumpit.

Mulieres non sæpe calculo tentantur, quoniam quibus vrinam reddunt locis, ij sunt admodum lati et capaces: nec eos vehementer fricant aut scalpunt, nec manibus attrahendo, cum illis sicut mares ludunt: neque enim ad eorum ora pertingere queunt, vt quæ longius remota intra vuluam abscedunt, et latent. Cæterum quibus mares reddunt lotium canalibus, ij sunt in summo penis constituti, vt os vesicæ in fœminis longius abscessit.

[36] De temporibus.

Tempora verò sic considerare oportet, vt cognoscas vtrum anni constitutio salubris an morbis obnoxia futura sit. Si enim ortus occasusque stellarum astrorumque, prout decet, se habeant, imbres autumno quidem multi, hyeme verò pauci incesserint, neque magis serenum aut frigidum quàm oportet cælum constiterit, imbresque intra modum copiosi cum vere et æstate incesserint, annum longe saluberrimum efficiant. Si verò stellarum, astrorum, signorumque ortus obitusque, secus quàm decet, responderint, hyems verò sicca et aquilonia, ver pluuium et austrinum, febres acutas atque intestinorum leuitates in æstate euenire necesse erit, quia videlicet ineuntis autumnii vel æstatis tempus, terram vernali imbre perfusam non excipit, sic quoque austrinum duplicare necesse fuerit. Propterea quod terra humecta sit, et à solis ardore excalecta, ventres igitur molles et humidi existunt, vnde et multis abundant excrementis, et cerebrum multo tenerius humescit. In hac igitur constitutione et qualitate qui tunc viget aër, mordet carnem et corpus, Tuncque acutissimæ febres hos potissimum lacessunt, qui sunt maximè pituosi.

Mulieres læuitate intestinorum vexantur, ac item viri ferè omnes quibus naturalis constitutio humidior existit.

Si verò tempus caniculare pluuium fuerit et tempestuosum, ventique in ianuas insultent et perrumpant, solutio morborum salutarisque autumnus speratur. haud rarò tamen pueri mulieresque commoriuntur ac priuatim

sensimque pauci hominum in idem trahuntur periculum, Vnde signi euaserint, in quartanam incidere febrem, ex eaque quartana in morbum aquæ subter cutem fusæ relabi consuere.

Quod si hyems austrina nimisque pluuiosa fuerit, ver au-

[37] tem siccum et aquilonium, mulieres quarum partus in vere spectatur, abortiunt, quod si parient, imbecillos et morbidos parient infantes: quare vel statim intereunt, vel tenues et valetudinarii viuunt: cæteris verò mortalibus difficultates intestinorum, lippitudines, siue oculorum dolores fiunt, alij distillatione in auriculas desuper incumbente vexantur, sed delicati ac molles, simulque mulieres eadem etiam intestinorum difficultate laborant, delicatis enim à capite in ventriculum incumbit pituita, biliosis verò fumidi vapores cerebrum adsultant, illudque circumagunt.

In his mulieres semper ægrotant, copiosioribus abundant menstruis, nec vnquam habitiores euadunt, istiusmodi enim mensium abundantia non natura, sed morbo illis accidit, et cum concesserint plurimæ abortiunt, quique ex illis nascuntur pueri magna ex parte obnoxij sunt conuulsionibus, spirandi difficultati et morbo ilei, qui conuoluulus appellatur.

Post hoc in antiqua vulgataque versione sequitur, hunc autem locum viri inhabitantes obnoxij sunt leuitatibus, difficultatibusque intestinorum, cholericis affectibus, febribus longis, flatibus et maricis: pleuritis verò et peripneumonia, febris ardens et morbi acuti, propterea quod ventres fluidos habent, itidem eos exercent, oculi eorum vitiata habitudine infestantur, non utique vehementi, aut longa: nisi quando in eos vniversalis irruit morbus, moto videlicet austro aëremque mutante, eorum capita nebula et fumo implentur.

Et si denique ad quinquagesimum peruenerint annum, destillatio à capite in os illis defluit, ipsique in committalem prolabuntur, qui morbus quemcunque inuaserit eum totum denique possidebit, et maximè si caput subito calore uel frigore percutiatur. Quicumque verò locus, locis ventorum frigidorum oppositus est, siue is ad ortum spiret, siue ad occasum, huius peculiare atque indi-

[38] genæ maximèque sui existunt venti, et à frigidis flatibus tutus tectusque silet, illic aquæ exiccantes, graues, distributioni contumaces, plurimum dulces, homines qui hunc habitant situm, duri, fortes, cruribus tamen gracilibus et obtortis, ventriculi fundo durissimo, superna parte leui, molli, fluidaque, sed qui plurimum bilis ac minimum pituitæ reddat, capita eorum sana durissimaque. Sed horum hominum plurimi rumpuntur,

vnde et hernia grauantur, ac sæpe in costales dolores inque morbos acutos incidere eos necesse est: quia enim alius illis adstricta est, ex quacunque ægritudine ad suppurationem ducuntur, cuius quidem rei causa est, cum neruorum et corporis fere totius rigor, tum alui astrictio, in quibus venæ rumpuntur: iidem ex algore aquarum quas illic bibunt impediti, non multum cibi appetunt, nec item potionis multum: quia vtrique sufficere nequeunt, ophthalmiæ rarò istos fatigant: si quandoque tamen occupauerint, oculos illis abrumpunt, in his adolescentes cum trigesimum annum attigerint, largum per ætatem fluxum sanguinis è naribus fundunt, cumque id sæpius accidit, aliquoties in comitalem cadunt: qui vehementissimus illis existit morbus. alii diutius viuunt, quia quæcunque exeunt, super corpora eorum non infunduntur, neque dolent, habitus rudis, animi modestia nulla præditi: qui utique morbi horum cuiusque locorum proprii ac familiares, numquam incolis istis accidunt, nisi quando vniversales adfuerint, aut præcesserint mulieres in his locis steriles ex frigiditate aquæ, et exiccante eius vi quæ non facile digeritur: neque enim illis menses opportune fluunt, sed parce, nec sine noxa, quæ vbi conceperint vitio aquarum ægre pariunt: quanquam non sæpe abortiunt, atque ubi pepererint, lacte ad alendos fœtus destituuntur, idque euenit ratione concretionis, algoris, asperitatisque aquarum, conuulsione ten-

[39] tantur, et dolore ex pulmonibus ac item ex consumptione, quæ Græcis epileptos appellatur, et maximè in parturiendo et ex eiusdem partus difficultate, quia videlicet nerui et venæ quæ in pulmone sunt dirumpuntur, masculi pueri, puellæque aqua subter cutem fusa laborant. Pueri quidem in testiculis aquam illam habentes, qui cum adoleuerint, illis euanescit aqua ac prorsus dissoluitur, ac pollutionibus nocturnis infestantur.

Venti calidi ac frigidi vrbesque secundum illos sitæ, eadem continentur ratione. Itaque de omni urbe, quæcumque est inter ortum æstiuum hybernumque collocata, deque ea quæcumque hinc contrarium habet situm, ad hunc modum licet disserere.

Omnis vrbs ad solis exortum exposita, securior est, quam quæ in septentrionem spectat, aut quæ flatibus calidis abunde fruitur. Nam illic frigus et calor minus excedunt, et magis exiccant, ægritudines pauciores leuiioresque. Etiamnunc aqua quæ secundum solis exortum manat, clara, perspicua, leuis, humectans, qui ibi aër nusquam crassus: crassities enim à solis vicinioris feruore discutitur, id quod vel ex eo deprehendi potest, quòd illic aër matutino tempore crassior et spissior esse solet. Quæ verò aquæ *in*

locis occasui oppositis manant, humiditatem ab aëre semper contrahunt, habitantium illic hominum facies decora et læuis, colore splendido et pellucenti insignis, nisi quidpiam aliud obstiterit.

Masculis vox clara et acuta, qui et sunt ad iracundiam procliues, neque facile morigeri, plantæ illic siue quicquid è terra nascitur, præstantiores existunt atque salubriores quàm quæ alibi.

Aquæ manant salsæ, multiplici noxa præditæ omninoque insalubres.

Quæ vero ex fontibus ad exortum solis spectantibus scaturiunt, hæ sunt cæteris præstantiores: post

[40] hac secundum locum bonitatis obtinent, quæ è fontibus existunt inter æstium hybernumque ortum sitis, in quibus etiamnum magis hæ præstant, quæ propius orientem accedunt, ab his illæ sunt meliores quæ inter occasum æstium hybernumque emergunt, atque in his deteriores omnes meridianæ, quæ inter ortum hybernum et occasum itidem hybernum existunt. Quæ verò in regione septentrionali scatent, aliis præstant, è quibus eas quæ currunt, quiuis sanus et bene valens tuto potest bibere. Ex his etiam aquis si quis ægrotus bibere cogatur, ea est ei potior quæ magis ægritudini ipsius competit, qui ita fecerit nihil à salute sua alienum molietur. Aluum adstrictam aquæ suaues, leues, et perspicuæ iuuant: Fluidam, pinguem, pituitosamque, dura et tarde subiens digerit.

Omnis aqua quæ cito digeritur, mollem et humidum, quæ tarde aut ægre, calfacit atque constringit. Praue autem intelligunt qui ex aqua salsa ventres mollire, ex ignoratione suæ artis existimant: aduersatur enim solutioni quæ dura est et tarde distribuitur in membra, ventrem enim desiccatur: quamquam humectum reddat.

Aquæ pluuales leues, gustu suaues, puræ, maximeque perspicuæ <sic>. Primum enim sol ex his aquis quod subtilius leuiusque est attrahendo assumit: quod ex eo deprehendimus, quia id quod graue et salsum fuit, in suo modo remanere cernimus. Nam sol quod leuius et subtilius est, non solum de fluminibus attrahit, sed etiam de mari et de cæteris aliis humentibus locis: humiditas enim in rebus humidis inuenitur, necnon in omnibus quod humoris subtilius ac leuius est à sole desiccari, sic comprobatur: quia si quis sedeat ad solem opertus etiam vestimentis, is æqualiter sudat. Si verò in vmbra est, inæqualiter: quia remotior est à sole,

[41] vnde et aquæ pluuales putrent, malumque exhalant odorem. Quia enim ex multis coactæ sunt aquis, ideo citius quam aliæ putrescere ac

immutari solent. Cum autem sol eas in sublime abstulit suspenditque, refrigescunt, et cum aëre commiscentur. Quod verò in iis est turbulentum, spissum et nigricans seorsum ita atque in nubem cogitur, quod leuius est purgatur et dulcescit, quia à sole decoquitur, sicut omne quod suaue est, dum coquitur, coquendo dulcescit. Hoc ergo fit humiditate à sole dispersa in aëre atque suspensa, quam in vnum etiam cogunt venti ex diuersis partibus concurrentes, collidunt dissoluentes. Ea igitur isto modo corrui, et rursus maximè cum ea tracta, secundum quod oportet et fiunt, quod videlicet plurimum nunquam fit cum nubium grex à ventis in vnam perfectè est compulsus, atque aliis ventis percutientibus interceptus dispergitur, et idem cum subsequens nubes illam aliam premit, et humiditas cadit cum nubibus crassis, nigricantibus, spissis et grauatis occurrentes venti confligendo comprimunt, humor cadit, sicque imber frequens pluit. Hæc quidem omnes aquæ putrilagini obnoxia existunt, neque odorata esse debent, qui si tales sint, bibentes distillationem in gutture ac tussim gignunt, voci grauitatem afferunt, neque etiam coquendo paulo salubriores fiunt.

Aqua glacialis, et è niue omnia mala est. Cum enim semel congelata fuerint aquæ, nunquam in pristinam redeunt naturam: quicquid enim aquæ suaue sapidumque et leue perspicuumque fuit, et purum, id gelu adueniente totum recessit: quod verò est turbidum, id remansit: quod ita esse vel ex hoc poteris cognoscere: si enim aquam in vase dimensam, sub cælo gelare siueris, atque vbi illic congelata fuerit, si in sole vel quouis in loco calido liquescat, nunquam par priori mensuræ respondebit.

Similiter de gelu et niue iudicandum est, ex quibus omni-

[42] bus datur intelligi, subtilitatem et leuitatem aquæ à sole exhauriri ac dispergi, cum gelu ad id vim nullam habeat, et quod crassum est non dissoluitur, neque loco mouetur. Omnis aqua de niue et similibus omnium deterrima est, vt quæ bibentibus difficultatem vrinæ, in vesica calculum pariat, et in subrenalibus aut hypochondriis et in coxis dolorem, et herniam in testiculis, et maxime ea quæ de magnis fluminibus aliorum lacuum stagna recipientibus, vel ex multis et diuersis riuis fluentibus exit, et similiter ea quæ de altis locis currit: non enim omnes similes sunt: sed cum aliæ aliis misceantur, modo vincit fortior, modo minor secundum ventos. Hæc enim septentrionali recreatur flatu, illa verò meridiano, quæ si ponatur in vase et moram faciat, fecem quoque necesse est vt faciat, et harenam, bibentes autem aquas huiusmodi quas dixi, morbis afficiuntur.

Quibus vero venter mollis est, et leuis, neque vesica multum calida: neque in collo iuncta: ii sine difficultate mingunt, neque quicquam turbidi in vesica relinquunt: et quorum vesica inferiora habet calidissima, necesse est vt collum habeat tortum, obliquumve: ergo illa in calore naturam excessit, eius inde collum intumescit: quapropter vrina non egreditur, sed in inferioribus retenta aduritur, et quod neque leue est et subtile mictu, emittitur, quod turbidum et crassum est ibidem concrecit: sed ex concretionem illa primo quidem anno fit calculus paruus, postea verò capit augmentum: cumque abundantius mingunt, quicquid crassum est in vesica retinetur, et sic quod ibi est concretum, in calculum conuertitur, cum ergo mingere conantur lapis descendens os vesicæ obstruit, et vrina resilit, increscitque dolor, quæ res facit vt iuuenum penis pruriat, vnde ipsi scalpunt et exulcerant eas partes causam pruritus illam illic esse arbitrati: vis autem huius rei varia est.

Si quis verò

[43] ignotam sibi adeat urbem, illius situm inquirat ac illud in primis, quo modo ad ventorum flatus et solis exortum posita est, non enim in omnibus id æqualiter existit. Aquilonius enim contrarius est naturæ meridiani situs, exortius non sicut occidentalis est. In ea verò ciuitate aut regione, quæ ventos ab ortu solis et à septentrione excipit, incolæ habent aquam sapore parum iucundam inter alia supradicta loca ab aëris mutatione nociuam: contra verò cuiuscumque humores, et aquas salsas bibunt atque palustres, nec aperta est ad orientem, nec liberum odorem, illic aëris mutatio multum nocet. Est etiam hic maximum studium adhibendum, vt bonitatem aquarum earumque vitia dignoscas: si palustris videlicet, aut è stagnis, aut mollis, aut spissa, aut si nec ab ortu solis decurrit, aut si calculosa, aut salsa, aut digestionem repugnans. *Ad quintum et vicesimum versum alterius frontis vbi nota stellaris* talis adscripta, ex vetere translatione reponas quæ sequuntur.*

Habent capita humida et pituitæ plenissima ventres semper salubres, defectio semper occupat, corpora multo cibo vel potui digerendo sufficere non possunt, propter huiusmodi defectionem: et ideo nullum recipiunt potum, quia eius multus est ascensus, et hæc quidem ciuitas verno tempore assimilatur quo ad temperatura caloris et frigoris ægritudines illic pauciores, et minus vehementes. Similiter omnia habet ciuitas ea, quæ ad ventos parum calidos exposita est.

Deinde sequitur.

Hic etiam dicturi sumus de aquis quæ sint inter has meliores, quæve deteriores ac magis noceant aut iuvent, quæ videlicet scientia multa est, multumque facit ad sanitatem in corporibus retinendam aut recuperandam. Quæ aquæ igitur turbulentæ sunt è stagnis, salsæ et palustres, æstate calidæ et crassæ, austeri odoris propriæ, quia non currunt, sed permanent pluuiâ superueniente, atque solis splendore perpetuo

[44] eas comburent. Itaque necessario sunt malæ, absque calore, et bilem flauam gignunt.

Hæ quidem in hyeme frigidæ congelatæ atque turbidæ ex niuibus et earum congelatione, quare pituitam gignunt, distillationem in gutture, et bilem procreant: dolorque accidit oculis ex caloris et siccitatis vi in corporibus exuperante:

Senibus catarhus ex defectione neruorum et consumptione. Quidam verò moriuntur, aliis latera dextra desiccantur, *dein vetus translatio ad tempora redit.*

Si hyems calida et austrina præcesserit, neque à natura corpora induruerint et venæ, ver autem subsequitur siccum et aquilonium, itaque cum superflui quod habet cerebrum cum rheumate et tussi deberet dissolui, tunc potius congelatum redditur atque coagulatum. Postea verò ineunte æstate, cum suo calore si magna mutatio fiat, prædictæ accidunt ægrotudines.

Sed et illi ciuitati quæ contra solis ortum ac septentrionis, ventum siccum habet, et aquam sapore parum iucundam inter alia supradicta loca; ab aëris mutatione nocetur.

Contra verò et cuiuscumque habitantes salsas aquas bibunt et palustres, neque posita est secundum orientem, neque liberum habet odorem ad halitum, illic multum nocet aëris mutatio. *Reliqua sunt in Græco exemplari posita. FINIS*

BIBLIOGRAPHIE ET NOTES

Acknowledgments: Je remercie Romain Menini et Antoine Pietrobelli pour leur lecture de cet article et pour leurs avis très éclairants sur l'identité du texte et de son auteur.

1. Fischer KD, Ein neuer Textzeuge der altlateinischen Übersetzung der hippokratischen Schrift "Über die Umwelt". *Latomus* 1995;54(1):51-57,52.
2. VD16 H 3750: Ἱπποκράτους Κωίου Περὶ ἀέρων, ὑδάτων, τόπων. Περὶ φυσῶν. Hippocratis Coi, De aëre, aquis et locis libellus. Ejusdem, de Flatibus. Graece et Latine Jano Cornario Zuiccaviensi interprete, Bâle: Hieronymus Froben, 1529. L'exemplaire Paris BnF Rés. 4-Tc 3-1 porte la signature de Rabelais; Ἱπποκράτους Κωίου Περὶ ἀέρων, ὑδάτων, τόπων. Περὶ φυσῶν. Paris: Jacques Bogard, 1542. L'exemplaire BnF 4-Tc 3-2 a été magnifiquement numérisé et mis en ligne le 14 03 2016 (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k310709d>, consulté le 06.06.2019). Voir BEC 4 ET BEC 4a dans Monfort ML, Janus Cornarius et la redécouverte d'Hippocrate à la Renaissance. Turnhout: Brepols; 2017. p. 37 n. 38, p. 467.
3. Voir 'Bogard (Jacques) n° 128' dans Renouard P, Imprimeurs et libraires parisiens du XVIIe siècle. Tome cinquième, Bocard-Bonamy: Postel-Lecoq S, Beaud-Gambier MJ (ed.), Service des travaux historiques de la ville de Paris. Paris: 1991. p. 152.
4. Coray A, Traité d'Hippocrate, des Airs, des Eaux, des Lieux. Paris: Baudelot et Eberhart; 1800. (an IX), § 119 p 134, <http://www2.biusante.parisdescartes.fr/livanc/?p=138&cote=33163x01&do=page>, consulté le 06.06.2019.
5. Diller H, Die Überlieferung der hippokratischen Schrift ΠΕΠΙ ΑΕΡΩΝ ΥΔΑΤΩΝ ΤΟΠΩΝ. *Philologus* 1932;23(3):1-190. Voir Vorwort "Hamburg, den 19. Juli 1931" p. IV et p. 15-16 pour la mention de l'analyse de Coray.
6. 1542 DII-[DIIv] [p. 27-28] à 1542 DIII [p. 29], voir Annexe pour la pagination.
7. Jouanna J, Hippocrate. Airs, eaux, lieux, Paris: Les Belles Lettres; 1996. Diller H, Hippocratis De aere aquis locis. CMG I 1,2, Berlin: Akademie Verlag, 1999.
8. Hippocratis Coi libri omnes, Basel: Hieronymus Froben, 1538 (BEC 12). Hippocratis Coi opera omnia per Janum Cornarium Latina lingua conscripti. Basel: Hieronymus Froben; 1546 (BEC 28).
9. Voir Jouanna J, ref. 7, p. 257, n. 1 de la p. 189 sur les maladies générales et locales.
10. 1538 p.75, ligne 34 = 1529 p. 8, ligne 21.
11. Hanson M, Hippocratis De capitis vulneribus, CMG I 4, 1. Berlin: Akademie Verlag; 1999. pp. 19,92.
12. p. [29-30] (sign. Dii) de l'édition Bogard, voir en Annexe les 'Remarques préliminaires sur la pagination' de l'ouvrage; les Aphorismes III, 12 à 22 sont donnés pp. 168v,54 à 169,28, de l'édition princeps aldine Omnia opera

- Hippocratis, Venise: Aldes, 1526, qui à la date de 1529 constitue le texte de référence de Janus Cornarius en 1529, voir Monfort, ref. 2, pp. 80,103-104.
13. Voir *ibid.*, pp. 358, 372.
 14. Diller H, ref. 5, pp. 24-25.
 15. Diller H, ref. 6, Praefatio pp.8-13; Jouanna J, ref. 7, pp. 109-119,135 et concernant les découvertes de KD Fischer voir n. 211, 215 pour Hunter. 96 (Xe s.) et p. 114 pour Monacensis 23535 (XIIIe s.).
 16. Traité des airs, des eaux et des lieux in Littré E, Hippocrate. Oeuvres complètes, vol. 2. Paris: Baillière, 1840. pp. 9, 16-17 n. 4; Gundermann G, Hippocratis de aere aquis locis mit der alten lateinischen Übersetzung. Bonn: Weber; 1911. pp. 49-50.
 17. Grensemann H, De aeribus aquis locis. Interlineare Ausgabe der spätlateinischen Übersetzung und des Fragments einer hochmittelalterlichen Übersetzung, Bonn: Habelt; 1996. Jouanna J, ref. 7, pp. 116-119.
 18. Voir la contribution de Gotthard Strohmaier “Gaps in the translators’ knowledge” de ces *Mélanges*, pp. 723-729 (vol. 31, n°3); Sezgin F, Galen’s commentary on the hippocratic treatise “On airs, waters, places”, Frankfurt/Main: Institut for the history of Arabic-Islamic Science; 2001. Jouanna J, ref. 7, pp. 133-135; la traduction latine de la traduction hébraïque dérivée de la traduction arabe désignée précédemment, et due à Moses Alatino (1529-1605) d’après Jouanna J, ref. 7, p. 136 n. 262, ne peut plus être considérée comme une *vetus translatio*; l’incunable identifié par Jouanna J, ref. 7, p. 135 n. 256 est celui de 1481, GW M37978.
 19. GW: Gesamtkatalog der Wiegendrucke; ISTC: Incunabula Short Title Catalogue, les deux bases donnant immédiatement accès aux numérisations disponibles, qui existent maintenant pour les deux éditions de 1481 et 1497.
 20. Diller H, ref. 7, pp. 10-11.
 21. Diller H, ref. 5, pp. 83-104 pour l’édition de Lrec, et pp. 57, 60 pour les autres données.
 22. *Ibid.* p. 82 pour le stemma et p. 59 pour la citation.
 23. Jouanna J, ref. 7, p. 290; Diller H, ref. 5, p. 95, 24; 1481, f. 201,2,1-2; 1497, f. 155v,1, 39.
 24. 1542 DII-[DIIv] [p. 27-28].
 25. Jouanna J, ref. 7, p. 135, pp. 156-157 et n. 307.
 26. Cornarius n’a pas vu, dans l’interpolation de *Plaies*, la soudure entre ce qu’il traduit par “*hyeme frigida*” aux lignes 1-2 de la p. 105 et “*Si uero hyems frigida est*” à la l. 7 dans son édition de 1546, cf. aussi Hanson, réf. 11.

27. Jouanna J, ref. 7, p. 158 “ordre presque correct”. “C’est seulement à partir d’É. Littré (...) que l’ordre correct a été définitivement rétabli grâce au témoignage nouveau par Littré (II, 16 n. 4 L) grâce à la traduction latine ancienne” du *Parisinus Latinus* 7027, d’après Jouanna ref. 7, p. 86; voir aussi ibid. la note 147 signalant l’édition de Septualius en 1590, qui donnait aussi l’ordre correct.
28. 1481,200v,1,15-27. Les deux traits indiquent le passage manquant. Dans Lrec ce passage figure au début, après *que diuerse in sapore et pondere sunt*, Diller H, ref. 5, pp. 84, 8-15.
29. Monfort ML, ref. 2, pp. 65-72.
30. Ibid. pp. 470-471.
31. 1529, p. 33.
32. Monfort ML, Le discours scientifique de Panurge. Seizième siècle 2012;8:255-272.
33. Voir <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k525643/f4.image>, consulté le 06.06.2019.

Correspondence should be addressed to:

marielauremonfort@hotmail.fr

